

Conducteur d'Omnibus

ALFRED SIRVEN & A. SIEGEL

Les Deux Enfants

1877

Le temps est beau, la soirée n'est pas trop fraîche, pensa-t-il, nous allons venir tout doucement à pied jusqu'à l'Odéon, où nous grimperons sur l'omnibus pour rentrer chez nous. La marche fera peut-être du bien à l'enfant; ça détendrait ses petites jambes. Si elle est fatiguée en route, j'en serai quitte pour la porter de temps en temps.

Il se mirent en route d'un pas alerte. Vers dix heures du soir, arrivés à Paris

au bout de la rue de Vanves, ils furent arrêtés, derrière le cimetière, par un rassemblement qui obstruait la rue du Champ-d'Asile, habituellement déserte.

L'oriol se mêla aux badauds, parmi lesquels courait une émotion des plus vives. On parlait de choses extraordinaires, mystérieuses.

Poussé par la curiosité, il n'eut qu'à prêter l'oreille aux propos des groupes, pour être renseigné au bout de peu de temps.

Depuis quelques jours, les habitants du quartier remarquaient un fait étrange.

Il y avait, dans la rue du Champ-d'Asile, une petite cabane dans laquelle les cantonniers seraient leurs outils.

On savait que cette bicoque ne servait de logement à personne.

Cependant, chaque soir, à travers la fente de la porte, on voyait une lumière brûler subitement et s'éteindre aussitôt.

Des craintes s'éveillaient. On se dit que, peut-être, des malfaiteurs se réfugiaient là et comme depuis un mois, il s'était produit plusieurs attaques nocturnes aux alentours, qu'une semaine auparavant, la boutique d'un brocanteur de l'avenue de Châtillon avait été dévalisée, on pensa que la baraque donnait asile aux coupables.

La police avait été prévenue et, de loin, on voyait les képis des agents, stationnant devant la cabane et attendant le moment voulu pour pénétrer à l'intérieur.

C'était ordinairement le soir, vers neuf heures, que la lumière était signalée. Il n'y avait pas cinq minutes que le brigadier Linchard et ses deux hommes étaient à leur poste, quand, à travers une fente, une lueur fugitive brilla.

Ils frappèrent. On ne leur répondit pas.

La porte était fermée par une serrure dont la clé était confiée à la garde du chef cantonnier, mais cette clé avait été perdue par lui depuis un mois environ et on n'avait pas jugé à propos de se presser pour en refaire une autre, la bicoque ne renfermant que des outils de peu de valeur.

À la vue des agents, la lueur avait suivi d'instinct et Lorient, ayant Marie dans ses bras, s'était trouvé placé au premier rang des spectateurs.

Il entendit les explications échangées entre le chef cantonnier et le brigadier.

— Probable, dit celui-ci, que la clé perdue avait été trouvée par celui qui s'est faufilé là-dedans, car il s'y est enfoncé. Voyez! impossible de faire fonctionner le loquet.

— Attendez un instant et cria en frappant de plus belle :

— Ouvrez ou j'enfonce la porte!

— Alors, de l'intérieur de la baraque, on entendit un chien, dont le grognement d'abord sourd et comme comprimé se transforma en un formidable aboiement.

— Diab! fit Linchard à ses hommes, il y a un chien, attention, vous autres.

Les instructions du commissaire étaient formelles; l'ordre était donné d'enfoncer la porte si on ne répondait pas.

— Enfoncez-moi ça! commanda le brigadier.

La porte s'écarta vivement. Pour sûr un mauvais drôle se barricadait dans la cabane, prêt à soutenir un siège, se disait-on.

Il était peut-être armé et dans la baraque, on pouvait attraper une balle de revolver.

La porte, verrouillée, céda sans peine. Il y eut une seconde d'angoisse parmi les assistants.

Les plus braves s'approchèrent et furent témoins d'une scène inattendue.

Au lieu d'un malfaiteur, Linchard et ses hommes trouvèrent, étendu sur de la paille, à côté d'un gros chien de montagne un petit bonhomme d'une douzaine d'années, maigre, chétif, à la figure honnête, et dont l'aspect n'avait rien de redoutable, malgré les misérables loques dont il était vêtu.

Le gamin se préparait à faire un somme.

Il se montra contrarié d'être dérangé au moment où il allait s'endormir, mais il se sentait assurément la conscience en repos, car il ne témoignait pas la plus légère inquiétude en apercevant la police.

Il s'adressa au chien qui, debout, montrait des crocs en grondant, et lui dit doucement, d'un air de reproche :

— Tu vois, c'est la faute. Je t'avais défendu d'aboyer.

Au bout de quelques minutes, la nouvelle se répandit au dehors que l'enfant interrogé avait formellement refusé de dire le nom de ses parents, mais qu'il avait l'air d'un bon petit diable, incapable d'un mauvais coup.

Tout de suite, les commentaires allèrent leur train.

C'était clair; on était en présence d'un moutard qui, ayant commis quelque pécadille au préjudice de papa et maman, ne voulait pas retourner chez eux par la crainte d'une solide raclée.

D'autres sceptiques murmuraient qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Ce petit bonhomme, qui paraissait si placide, était peut-être, tout simplement, un dangereux hypocrite, un de ces criminels précoces comme on en voit tant à présent et qui, allant encore à l'école, vous chourmaient déjà un homme comme père et mère.

A l'intérieur de la cabane, Linchard procédait à un interrogatoire soigné.

— Polisson, dit le brigadier, tu ne veux pas dire le nom de tes parents?

— Non, répondit l'enfant d'un ton résolu.

— Comment veux-tu qu'on te reconduise chez eux?

— Je ne le veux pas.

— Tu ne le veux pas?

— Tu préfères te faire fourrer en prison comme un vagabond?

A ce mot de prison, la face pâle du gamin devint très rouge et il se mit à pleurer, puis prenant son parti :

— Qu'on me mène en prison, dit-il, on ne m'y gardera pas longtemps, car je ne suis pas un voleur. J'ai entendu dire dans mon pays qu'il y avait des maisons où l'on recevait les enfants abandonnés et où on leur apprenait un métier. Tout ce

que je demande, c'est d'être admis dans une de ces maisons-là. Je ne veux pas dire d'où je viens ni pourquoi je suis venu à Paris, mais je n'ai fait de mal à personne.

J'ai vécu depuis quelques jours des épluchures ramassées dans les ruisseaux; j'ai vu tomber la clef de cette cabane devant la porte; je m'en suis emparé et, à cause du froid, je me suis réfugié ici pour y dormir toutes les nuits depuis une semaine. Je passais dans les rues où l'on met de la paille sur le pavé pour empêcher le bruit des voitures de gêner des malades. Je prenais un peu de paille et je m'arrangeais un lit. Pour le préparer chaque soir à mon aise, je demandais dans la journée des allumettes à des fumeurs. C'est la seule chose que j'aie jamais vendue. On ne me punira pas pour ça. Maintenant vous savez tout ce que je peux vous dire. Faites de moi ce que vous voudrez.

— Une fois, deux fois, répéta le brigadier, tu ne veux pas dire ton nom ni ton adresse?

— Non! dit le gamin avec une énergie surprenante pour son âge.

— Alors, en route chez le commissaire!

On vit alors reparaitre dans la rue, à la suite des deux agents qui ouvraient la marche, Linchard tenant par le bras un gamin âgé d'environ douze ans, à la physionomie affreusement triste, mais loyale et franche.

Une bleuse bleue, sale et déchirée, emprisonnait son corps robuste en dépit des

privations récentes; un mince gilet de friot plein de trous recouvrait une chemise de toile bise.

Aux jambes, un pantalon de drap qui avait dû être chaud. Sur la tête, une de ces casquettes comme on n'en voit plus que dans les villages.

La peau brune marquée de taches de rousseur, la chevelure châtaine-foncé très soignée et crépue; le nez retroussé, le regard doux et pourtant énergique; les pommettes saillantes, le menton carré, toute une apparence de force et de volonté s'étendaient dans sa petite personne courte, trapue, tel était le gamin que Lorient put apercevoir pendant que Marie, fatiguée par la marche, dormait dans ses bras, la tête penchée sur son épaule.

Soudain, il fit un bond en arrière, qui révéla l'enfant et s'écria :

— En voilà une sale bête qui saute sur moi au risque de me faire tomber avec la petite.

C'était le chien qui venait de se précipiter sur lui et qui se tenait debout sur ses pattes de derrière, la queue agitée par un frémissement joyeux, la langue pendante, cherchant le visage de la petite fille pour le caresser.

Linchard s'arrêta, intrigué, murmurant :

— Nous allons peut-être savoir quelque chose par le chien, puisque le gamin s'obstine à ne rien dire.

Et il observa curieusement l'animal qui s'élevait, force caresses avec l'enfant, à la profonde stupéfaction de Lorient.

— Comment! fit le conducteur aba-

sourdi, la petite connaît ce chien! Qu'est-ce que cela signifie?

Mais, un fait encore plus surprenant se produisit aussitôt.

La sourde-muette venait d'apercevoir le garçon emmené par le brigadier.

Un cri rauque sortit de ses lèvres.

A ce cri, le gamin se retourna.

Une expression de bonheur illumina ses traits et il se précipita vers ses mots :

— Marie! c'est toi!

Linchard voulut le retenir... Lorient essaya de s'opposer à ce que Marie le quittât.

Ah! bien oui!

En moins d'une seconde, les deux enfants furent dans les bras l'un de l'autre, si parfaitement heureux de se revoir et de se serrer l'un contre l'autre, qu'ils se débattaient comme un frisson d'attendrissement courait dans la toile.

Mais leur étreinte n'eut que la durée d'un éclair.

Le garçon s'arracha aux baisers de la fillette et, se tournant vers Linchard :

— Emmenez-moi, monsieur! supplia-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que cette petite! demanda le brigadier.

— Je ne sais pas!

— Non... autrefois peut-être... je l'ai connue... mais à présent je ne la connais pas... Je ne la connais plus... Emmenez-moi, je vous prie!

Le mystère prenait des proportions de plus en plus curieuses.

Linchard s'approcha de Lorient :

— Vous, le père de la petite, vous devez connaître ce garçon-là?

— Ma foi non, répondit Jean, je vous le jure! Quant à ma fille, inutile de l'interroger, elle est sourde-muette.

— C'est complet! s'écria le brigadier, l'un qui ne veut pas parler, l'autre qui ne peut pas, un homme qui ne sait rien, quel gâchis! Suivez-moi tous chez le commissaire... vous venez débrouillerez ça!

Le cortège se forma dans l'ordre suivant : en tête, les deux agents; derrière eux, le brigadier et Jean-Paul, qui se tenait par la main le gamin.

— Jean-Paul, persistant dans ses premières déclarations au brigadier, rusa avec obstination de dire un mot de plus au commissaire.

Maintenant, plus Marie voulait embrasser, plus il semblait la fuir, repant sans cesse, comme pris de remords, d'avoir reconnu, malgré lui, emporté par sa tendresse.

— Non... non... je ne la connais pas... Je vous dis que je ne la connais pas!

Elle cherchait à l'entourer de ses bras mignonnes et, sentant qu'il la repoussait doucement mais avec opiniâtreté, la pauvre petite sanglotait à faire peur.

Quand vint le tour de Lorient d'être interrogé, il fut longtemps sans pouvoir articuler une parole.

Un monde de pensée venait de s'éveiller dans sa cervelle.

Une émotion intense le secouait et de ses yeux ronds au regard loyal, de grosses larmes coulaient sur son visage.

Toute une révélation se faisait dans son esprit.

Pour lui, la sourde muette était à n'en pas douter, la fille de Nais. Assurément elle avait été élevée avec ce petit garçon qui, nul par un sentiment incompréhensible, s'efforçait à répéter qu'il ne la connaissait pas après lui avoir sauté au cou dans un élan irrésistible, spontané!

Plus il le considérait, le gamin, plus il lui trouvait une ressemblance avec Nais.

Bien mieux, il se rappela la figure du bébé que l'épouse infidèle avait emporté dans sa fuite. Cette figure, il la comparait à celle du gaminnet qu'il avait devant lui, et une idée s'ancra en lui.

— C'est lui!... c'est Jean-Paul... c'est mon fils!

Depuis dix ans qu'il l'avait perdu, il semblait qu'il ne l'eût jamais quitté, qu'il l'eût vu grandir et se développer peu à peu, qu'il eût été témoin de la transformation graduelle de ces traits d'enfant.

Il fut incapable de fournir aucun renseignement au commissaire.

Mais quand celui-ci, impatienté, dit à Linchard :

— Conduisez-moi ce petit gaillard-là au Dépôt, ça lui fera la langue.

Quand Marie, menacée d'être de nouveau séparée de Jean-Paul, se cramponna à lui en sanglotant avec une énergie désespérée, Lorient s'écria hors de lui :

— Monsieur le commissaire, je réclame cet enfant!

— En quelle qualité? demanda le magistrat. Êtes-vous son parent?

— Je suis son père, répondit-il sans réfléchir.

— Et vous allez le laisser arrêter comme vagabond? fit le commissaire indigné, vous avez pourtant l'air d'un brave homme!

Lorient s'expliqua.

Il dit la suite de Nais avec leur fils, raconta dans quelles conditions il avait rencontré Marie et quelles présomptions il avait qu'elle était sa fille; la reconnaissance miraculeuse des deux enfants, les traits du garçon dans lesquels il retrouvait ceux du bébé enlevé par sa mère, tout lui prouvait qu'il était en présence de son fils. D'ailleurs il pouvait justifier de son honnêteté. Il était depuis des années conducteur d'omnibus et l'on n'avait qu'à prendre des renseignements sur son compte. Il n'était pas riche, mais il avait le moyen de nourrir et d'élever son fils. Celui-ci avait douze ans. Il le mettrait en apprentissage et bientôt il le lui coterait rien.

Il y avait bien la mère Lorient, qui serait surprise quand il rentrait... Mais elle

comprendrait tout et, pour sûr, elle lui donnerait raison, la brave femme!

D'une voix entrecoupée et en termes inintelligibles, il disait tout cela sans distinguer entre ce qui pouvait ou non intéresser le commissaire.

Celui-ci, convaincu, lui abandonna Jean-Paul, pensant que, après tout, le garçon quand bien même il ne serait pas le fils de Lorient, serait plus heureux confié aux soins du pauvre homme que si on l'en voyait au Dépôt, où il risquait de se perdre dans la promiscuité des vagabonds et des voleurs.

Jean-Paul, enchanté de ne pas aller en prison et ravi de n'être pas séparé de Marie, répondait maintenant aux caresses de la petite. Lorient lui inspirait une profonde sympathie. Il le suivit sans répit.

Le conducteur conduisit les deux enfants jusqu'à l'Odéon où il les fit monter avec lui dans l'omnibus des Batignolles.

Quand la voiture s'arrêta dans l'avenue de Cligny, Cupidon qui avait fait le chemin en galopant à côté des chevaux tourna autour du groupe d'un air inquiet.

L'œil de la bonne bête semblait dire :

— Et moi, est-ce qu'on va me laisser là tout seul?

Voyant que les enfants paraissaient aimer tendrement l'animal, Lorient se décida tout d'un coup et galement :

— Tans pis! je prends le chien avec. Ça, par exemple, ça ne fera peut-être pas plaisir à la mère Lorient.

(A suivre.)

FABRIQUE D'ORTHOPÉDIE DE LA GRANDE PHARMACIE DE FRANCE

22, Rue de Roubaix, LILLE

AVANT D'ACHETER, VISITEZ L'AMÉUBLEMENT OUVRIER

134, RUE DE L'ALMA, ROUBAIX

Men Sprecht Vianach

SYPHILIS

Guérison assurée par la

MÉTODE VÉGÉTALE

En Docteur C. STAES

NOTA - Le Docteur C. STAES, de

Baleux-la-Lille (Nord), répond

gratuitement à toutes les lettres qui lui

sont adressées au sujet de la maladie.

GRANDE DISCRÉTION

PROCHES GRATIS SUR DEMANDE

CADEAU

Timbre caoutchouc dans

une boîte de poche ornée

avec le nom et le prénom.

0,75. Envoi franco contre timbre

ou mandat, Mme Paris,

7, rue des Piques, Nîort (Deux-

Sèvres), Prospectus demandé

RHUMATISME

Remède radical en 10 jours, par

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

Phlébotomie et Pilules énergiques de

Val Gerroth, 6 fr., la boîte 12 fr.

1, Rue Falckherbe, LILLE

TELEPHONE N° 250

AVANT D'ACHETER, VISITEZ L'AMÉUBLEMENT OUVRIER

134, RUE DE L'ALMA, ROUBAIX

Men Sprecht Vianach

GUÉRISON RADICALE

de toutes les maladies contagieuses

les plus rebelles, même chroniques

par le POISSON VÉGÉTALE (sans mercure)

qui guérit pour toujours les écoulements chroniques des 2 sexes, la Goutte militaire

et toutes les maladies de la vessie.

Prix de la cure : 5 Francs.

Dépôt général : Duquesne, pharmacien, de 1^{re} classe,

Dunkerque. — Envoi franco contre mandat-poste de

5 francs sans déduction apparente.

Dépôt à Roubaix : Pharmacie COUVREUR, 20,

rue Neuve. — Pharmacie LÉFLOU Grande-Rue, 163,

Pharmacie DEBLOU, 178, rue de l'Épave. —

à Tourcoing, pharmacie D. DECOUVERAERS, 6, rue

de l'Écluse. — Pharmacie DROGUES, rue de

Népin, 104. — Pharmacie LOUIGIETRI, rue de Lille, 108.

SE MÉFIER DES IMITATIONS

BOUILLON CIBILS

60 ANS D'ARMAND GUÉRISONS

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

118,996

A LA PHARMACIE NOUVELLE

31, Rue de Béthune, LILLE

où tous les médicaments sont vendus meilleur marché que dans

à l'importe quelle Maison on trouve les

SUCS DÉPURATIFS CANONNE

au Cresson, Salsepareille et Raifort

pour la guérison de toutes les maladies de la peau et de tous les vices du sang